

## Le « réseau » Amérique latine

Hélène Rivière d'Arc

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/4311>

DOI : [10.4000/histoire-cnrs.4311](https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.4311)

ISSN : 1955-2408

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2007

ISBN : 978-2-271-06559-9

ISSN : 1298-9800

### Référence électronique

Hélène Rivière d'Arc, « Le « réseau » Amérique latine », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 18 | 2007, mis en ligne le 03 octobre 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/4311> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.4311>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Comité pour l'histoire du CNRS

---

# Le « réseau » Amérique latine

Hélène Rivière d'Arc

---

- 1 L'aire culturelle et géographique « Amérique latine » constitue paradoxalement une région du monde qui a entretenu avec la France, pendant les deux derniers siècles, les relations les moins affectives d'un côté et les moins brutales de l'autre, mis à part l'épisode impérial au Mexique, symbolisé par Cameron <sup>1</sup>.
- 2 Du point de vue territorial, les enjeux coloniaux, beaucoup plus anciens qu'ailleurs, furent très faibles au regard de ceux des autres empires. C'est peut-être le déroulement d'échanges politico-culturels à la fois distants et constants tout au long des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui ont ainsi permis la continuité d'une recherche géographique spécifique et structurée, sans rupture pendant cinquante ans. Mais il n'est pas question dans cet article de raconter le travail et parfois les voyages des cartographes, géographes et voyageurs français de l'autre côté de l'Atlantique, avant que la géographie ne se constitue en discipline universitaire et que l'Amérique latine devienne objet de recherche traité par des collectifs de chercheurs et substrat, en tant qu'« aire culturelle », d'une approche qui s'est voulue scientifique. Cette approche s'est structurée dans les années 1955-1970 grâce à l'intervention du département des sciences humaines du CNRS.
- 3 La connaissance de la planète dans sa diversité et l'usage que les hommes font de ces connaissances pour la transformer conduisant la curiosité des géographes, il n'y a rien d'étonnant à ce que nombre d'entre eux se rendent en Amérique latine et cherchent à y séjourner. L'absence d'enjeu politique et de relations coloniales, mais aussi une proximité culturelle et de pensée politique que rend évidente l'usage de langues latines assez faciles à apprendre, peuvent certainement expliquer la présence d'une douzaine au moins de géographes universitaires coopérants au cours des années 1950-1970, plus particulièrement au Brésil, au Mexique, au Pérou et en Argentine. À leur retour en France, le CNRS leur a généralement permis de rédiger leur thèse d'État de géographie régionale avant d'intégrer l'université comme professeurs (Olivier Dollfus, Claude Collin-Delavaud, Raymond Pebayle, Yves Leloup, Romain Gaignard, ce dernier étant le seul à ne pas avoir été « boursier » du CNRS...) <sup>2</sup>.

- 4 Mais c'est évidemment à Pierre Monbeig que revient la structuration d'un « dispositif » de recherche sur l'Amérique latine en géographie, porté par le CNRS. Professeur de géographie humaine à l'université de São Paulo de 1938 à 1946, il introduit alors dans la recherche qu'il mène en vue de son doctorat sur *Pionniers et Planteurs de l'État de São Paulo*, une dimension fortement sociologique, celle de la constitution d'un groupe dont l'action est marquée à la fois par ses intérêts et par une histoire commune. Pierre Monbeig acquiert d'ailleurs pendant ce séjour au Brésil une préoccupation pluridisciplinaire, grâce aux rencontres et aux discussions qu'il entretient avec d'autres enseignants-chercheurs français, présents aussi à São Paulo : Braudel, Perroux, Lévi-Strauss, Bastide<sup>3</sup>. On la retrouve tout au long de l'action qu'il mène à son retour en France comme directeur de l'Institut des hautes études de l'Amérique latine (IHEAL) de 1957-1977. Nommé directeur adjoint pour les sciences humaines au CNRS en 1963, il contribue largement à inscrire la géographie dans les sciences humaines et sociales et à promouvoir la recherche sur des espaces que beaucoup, dans la discipline, caractérisent alors en fonction de leur spécificité climatique – en l'occurrence les espaces tropicaux<sup>4</sup>.
- 5 Ainsi, tandis que dans une première étape il favorisait la création à Bordeaux du Centre de géographie tropicale (CEGET) – laboratoire propre du CNRS qui, dans une grande période de questionnement sur le développement et le clivage du monde en tiers-monde et premier monde, devait apporter l'argument géographique au débat –, il transformait à Paris tout un volet de l'Institut pluridisciplinaire d'enseignement sur l'aire culturelle Amérique latine, dont il avait hérité de la direction, en centre de recherche associé au CNRS (le Centre d'étude politique et sociale, CEPES, puis LA 111 qui deviendra le Centre de recherche et de documentation sur l'Amérique latine, CREDAL). Le CEGET, au début de son existence, a recruté des géographes dont le terrain d'études se trouvait plutôt en Afrique. Dans les Amériques, les « boursiers de thèse » se rendirent dans la Caraïbe (Jean-Claude Giacottino). R. Pebayle fut le premier à suivre le chemin de Monbeig au Brésil, à Porto Alegre, dans une région paradoxalement non « tropicale ». Mais c'est au LA 111 que se sont confrontés des géographes qui tentaient de centrer leurs savoirs sur deux interrogations : l'urbanisation accélérée et son corollaire, l'effacement du monde rural ou son entrée en résistance, et, de l'autre, le rôle de l'État et des États-nations dans les rapports internationaux (de la domination – ou dépendance – à la mondialisation). Et, précisément, l'Amérique latine correspondait à cette problématique : les États tentaient de s'affirmer dans une relation au monde et à l'Amérique du Nord qui n'était plus depuis longtemps la dépendance coloniale, et la France, comme on l'a déjà dit, n'y avait comme enjeu qu'une relation de coopération culturelle, certes forte ; et par ailleurs, le rythme d'urbanisation s'y affolait, devenant le plus fort du monde, et suscitant les curiosités.



Pierre Monbeig (à droite) et Pierre Deffontaines au Congresso Brasileiro de Geógrafos (1965). Pierre Deffontaines a été le fondateur de la chaire de géographie de São Paulo (1934), de la chaire de géographie humaine de l'université fédérale de Rio de Janeiro (1936) et de l'Association des géographes brésiliens (1936). D.R.

- 6 Ainsi, même si les thèses des géographes qui partirent pour l'Amérique latine dans les années 1950 s'inscrivaient dans la tradition de la géographie régionale (C. Collin-Delavaud) ou de la géographie physique (O. Dollfus), les suivantes s'emparèrent des thèmes qui rendaient compte des processus contemporains, en particulier de l'urbanisation (Claude Bataillon, Y. Leloup, R. Pebayle, Jeannine Brisseau) <sup>5</sup>. Mais le substrat latino-américain, dans son double référentiel : pays du tiers-monde et États/nations fortement constitués, contribua à construire entre les géographes un pôle de discussion qu'ils partagèrent avec les autres spécialistes de sciences sociales qui s'intéressaient à l'Amérique latine. Claude Bataillon fut sûrement l'inspirateur principal de cette géographie qui combinait l'analyse de processus comme l'urbanisation (pas nécessairement dépendante, parce que pour lui, l'histoire locale l'aurait construite autant que la dépendance), les migrations qui rappellent sa préférence théorique pour les flux plutôt que pour les systèmes, et l'importance de l'intervention de l'État national – particulièrement mexicain d'ailleurs –, dans ces processus. Et ceci, à toutes les échelles. En somme une méthode innovante combinant territoires et réseaux, et devenue d'actualité. Or, c'est l'analyse de l'espace mexicain qui conduit C. Bataillon à la construire <sup>6</sup>.
- 7 Dans cette optique, c'est encore grâce au CNRS et dans la mouvance du CEPES, groupement informel de personnes qui fréquentaient l'Institut des hautes études de l'Amérique latine ou y donnaient des cours, que se crée un autre lieu de réflexion « piloté » par un géographe, O. Dollfus, la RCP « Villes et régions en Amérique latine » (1966-1969) <sup>7</sup>. Elle intégra les jeunes chercheurs recrutés dans le LA 111 selon une proposition alternative promue par le même C. Bataillon, au Comité national : le recrutement de chercheurs sur projets collectifs et non plus seulement comme boursiers de thèses d'État. Dans le LA 111, pionniers en géographie sur ce profil : Jean Revel-Mouroz, qui avait donné au cours de ses recherches au Mexique une impulsion au thème de la « résistance » des hommes et des systèmes de production agricoles dans un contexte spécifique, celui de la réforme agraire qui s'étendit dans ce pays sur soixante années ; et l'auteur de cet article, Hélène Rivière d'Arc, qui avait tenté de situer l'analyse régionale de sa thèse dans la problématique de la RCP « Villes et régions » et qui avait bénéficié de son existence pour la mener à son terme.
- 8 Une géographie régionale donc, privilégiant le déroulement des processus dans des cadres nationaux, que l'on qualifierait aujourd'hui de « géographie politique » et de

« géographie économique » dans ce sens qu'elle mettait en relation l'identification des ressources locales et les politiques d'aménagement ou de planification, comme on disait alors en Amérique latine. Ces volets d'une même approche furent poursuivis d'ailleurs par les géographes du CREDAL jusqu'à aujourd'hui (2007), posant, par là, la problématique des « régions qui gagnent » avant la lettre ; une approche positiviste en quelque sorte, qui a été développée pendant vingt ans par J. Revel-Mouroz (à la tête du CREDAL) et que reprennent en lui appliquant de nouvelles méthodes Martine Droulers (CNRS), Hervé Théry (CNRS), et très récemment François Michel Le Tourneau (CNRS), devenus en France les spécialistes incontournables de l'Amazonie. Et puis Marie-France Prévôt-Schapira (membre universitaire du laboratoire mais qui passa trois ans au CNRS) qui, pour sa part, met plutôt l'accent sur la dimension politique.

- 9 Deux orientations que l'on pourrait résumer ainsi : l'une, l'adaptation à l'Amérique latine d'une géographie régionale qui avait tendance à diviser le monde et les États en fonction du potentiel régional de production et qui en déduisait les capacités d'aménagement de ces derniers ; l'autre, la géographie du développement, qui faisait appel à un autre corpus de catégories, telle la dépendance, et dont fut porteur notamment Michel Rochefort, lui-même directeur pendant de longues années d'un laboratoire associé au CNRS qui ne recruta jamais de chercheurs « latino-américanistes ». Toutes deux prenaient d'ailleurs en compte une construction du territoire que les économistes de la CEPAL – inspirateurs des programmes de planification en Amérique latine –, furent longs à intégrer et qui fut plutôt l'œuvre de sociologues, comme Manuel Castells.
- 10 Cette double orientation de recherche, centrée sur le politique et l'économique, explique pourquoi les géographes du CREDAL n'ont guère participé aux grands débats des années 1980 qui se sont déroulés au CEGET entre tenants de la géographie tropicale et ceux de la géographie du développement <sup>8</sup>, dans lesquels se sont au contraire fortement impliqués d'autres chercheurs bordelais : Jean-Paul Deler, J. Brisseau, Philippe Grenier (de loin) et plus tard Christian Girault et Michel et Daniel Pouyllau. Mais les tenants de ces deux orientations n'ont pas cessé de se rencontrer.



L'immeuble Copan, d'Oscar Niemeyer à São Paulo, a été commencé en 1952 et terminé seulement en 1961. Construit pour être un complexe touristique, c'est aujourd'hui le plus grand immeuble du Brésil.  
© CNRS Photothèque/THERY Hervé

- 11 Au cours des années 1980 et 1990, les géographes parisiens ont largement participé aux réflexions qui accompagnaient la démocratisation en Amérique latine et l'abandon de la planification autoritaire. Les liens qui avaient été tissés avec les intellectuels latino-américains en exil en France renforcèrent ces échanges. L'IHEAL et le CREDAL, ainsi que le GRAL (créé en 1977 à Toulouse à l'initiative de C. Bataillon, en forte empathie avec l'Université, puisque R. Gagnard, professeur de géographie, encourageait la création et participait à la mise en train de ce nouveau « pôle Amérique latine », frère du CREDAL dans sa conception, mais dont la composante « Histoire » était plus présente qu'à Paris), ont reçu alors des exilés dont quelques géographes. À la dominante histoire s'est associée une dominante agriculture, développée par Jean-Christian Tulet.
- 12 D'ailleurs, la similitude de « concept » entre Paris et Toulouse, entre le GRAL et le CREDAL a conduit C. Bataillon à penser l'information en termes de réseau. Le GRECO 26, dont il fut le promoteur, s'est donné pour tâche principale dans un premier temps de valoriser les recherches françaises en sciences sociales sur l'Amérique latine, et de les faire connaître grâce aux outils documentaires qu'il a alors créés. De fait, ce « Réseau Amérique latine » soutenu par le CNRS a contribué à rendre visibles les travaux de chaque discipline au sein de collectifs interdisciplinaires. La plupart des équipes propres à vocation disciplinaire, comme l'Équipe de recherche sur l'étude de l'Amazonie (EREA), composée d'anthropologues, ou le CEGET, y ont adhéré. La base de données francophone, comprenant des articles analysés par une équipe multi-régionale de documentalistes, était un outil pédagogique fort qui permettait de croiser approche disciplinaire et approche territoriale.
- 13 La multiplication des produits documentaires fabriqués par les structures en réseau qui ont succédé à ce premier réseau n'a pas permis de maintenir cette base, qui était

coûteuse et que des visions d'avenir plus transnationales ont naturellement mise en cause. Mais vivement appuyé par le Comité national au CNRS au début des années 1980, le GRECO 26 (1980-1988), devenu GDR 26 (1988-1997), puis le GIS Amérique latine (1998-2006), aux rattachements multiples, ont contribué à donner de la géographie française à l'étranger (dans toutes les Amériques notamment), une visibilité que d'autres géographes spécialistes d'aires culturelles ne connaissaient qu'individuellement.

- 14 C'est pour cela, et bien qu'ils fussent à la fois critiqués par leurs pairs pour leur conviction et leur pratique interdisciplinaire et comparatiste, que ces géographes dits « latino-américanistes » ont su trouver dans les commissions du CNRS des personnes qui leur ont fait confiance, même si elles leur rappelaient en permanence qu'ils devaient parler avec d'autres géographes et ne pas tomber dans le piège du réseau/ghetto ou de la figure du lobby. Dans les débats, avec leurs allers et retours, menés par ailleurs depuis vingt ans sur le rôle et la capacité des chercheurs à transcender les disciplines, ils pouvaient afficher les risques qu'ils prenaient et en rendre compte.
- 15 Aujourd'hui, la recherche en géographie sur l'Amérique latine est largement partagée avec les universités. Les chercheurs CNRS, à l'avant-garde peut-être jusqu'à s'y perdre, de cette prise de risque interdisciplinaire, ne sont plus très nombreux dans les formations de recherche qui associent (ou non) CNRS et universités. Mais ils sont présents dans des problématiques qui, tout comme dans les années 1970, relevaient de la spécificité territoriale au cœur de préoccupations d'une actualité universelle. Ainsi de la question de l'eau – c'est une « latino-américaniste », Graciela Schneier qui dirige le Ré-s-eau du CNRS –, du développement durable, de l'avenir des *human settlements* et d'autres questions... Autre conséquence de la capacité d'organisation des études sur l'Amérique latine, parmi lesquels les géographes ont une reconnaissance maintenant diluée, la création en 2007 de l'Institut des Amériques, qui leur échappe largement, autant qu'au CNRS, mais qui revendique une filiation avec les premiers réseaux.

---

## NOTES

1.Cf « la bataille de Cameron »... (1863) : dans cette petite localité du Mexique, 64 légionnaires du corps expéditionnaire français sont encerclés par 2 000 Mexicains. Sous les ordres du commandant Danjou, les légionnaires se battent jusqu'à épuisement de leurs forces. Impressionnés par leur bravoure, les Mexicains font une haie d'honneur aux trois derniers survivants et leur laissent armes et liberté. La Légion étrangère édifie sa légende autour de l'épisode de Cameron, dont l'anniversaire est traditionnellement commémoré. Mais l'expédition française au Mexique ne fut pas seulement un acte de bravoure...

2.Michel Rochefort a eu un lien étroit avec la recherche géographique menée en Amérique latine, surtout au Brésil, et sur l'Amérique latine, mais il n'a pas suivi cette trajectoire. C'est après sa thèse d'État (sur le réseau urbain alsacien), qu'il s'est rendu au Brésil. Voir « Parcours dans la recherche urbaine, Michel Rochefort, un géographe

engagé », *Strates. Matériaux pour la recherche en sciences sociales*, LADYSS, n° hors série, 2002.

3. On notera que cette liste ne comprend pas de sociologues, les sociologues en France étant peu nombreux à l'époque et plus préoccupés de théorie que de terrains exotiques. Peut-être Pierre Monbeig a-t-il joué leur rôle, en même temps que celui de géographe ?

4. Voir Théry H. et Droulers M. (coord.), *Pierre Monbeig, un géographe pionnier*, Éditions de l'IHEAL, Paris, 1991. Voir aussi Angotti-Salgueiro H., *Pierre Monbeig e a geografia humana brasileira: a dinâmica da transformação*, São Paulo, Edusc, IEB, FAPESP, 2006.

5. Voir Volvey A. (dir.), *L'Amérique latine*, Atlande, 2006, notamment le chapitre 1.

6. Voir Prévôt-Schapira M.-F. et Rivière d'Arc H. (dir.), *Les Territoires de l'État-Nation en Amérique latine. Hommage à Claude Bataillon*, Éd. de l'IHEAL, Paris, 2001.

7. Voir dans ce même numéro, l'article d'Olivier Orain et de Marie-Pierre Sol.

8. Cf. par exemple le débat de L'Espace géographique, « Géographie tropicale – Géographie du Tiers-monde », 1984, 4, pp. 306-365 et Bruneau M., Dory D. (dir.), *Les Enjeux de la tropicalité*, Masson, 1989.

## RÉSUMÉS

En quarante ans, le CNRS a favorisé le développement de liens étroits et de nombreux échanges dans le système de recherche en géographie sur l'Amérique latine. Comment se sont construites ces relations ? Quel en a été le cheminement intellectuel ? L'analyse d'Hélène Rivière d'Arc.

In forty years, CNRS has created a strong network with geographic research in Latin America. How was this relationship built? What was the intellectual process? The analysis of Hélène Rivière d'Arc.

## INDEX

**Mots-clés :** géographie, « réseau » Amérique latine, Amérique latine, Brésil, Sao Paulo, Pierre Monbeig, géographie physique, géographie tropicale, Etat-nation, Centre de recherche et de documentation sur l'Amérique latine, CREDAL, urbanisation, villes, régions, géographie politique

## AUTEUR

### HÉLÈNE RIVIÈRE D'ARC

Hélène Rivière d'Arc est directrice de recherche au Centre de recherche et de documentation sur l'Amérique latine.